Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

18 | 2018
Révolution

68 en *flash-back*

Paroles et textes réunis par Caroline Julliot et Claude Millet

Caroline Julliot et Claude Millet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1567>

DOI : 10.4000/elh.1567

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2018

Pagination : 239-253

ISBN : 978-2-271-12431-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Caroline Julliot et Claude Millet, « 68 en *flash-back* », *Écrire l'histoire* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1567> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1567>

Tous droits réservés

68 en *flash-back*

**Paroles et textes réunis
par Caroline Julliot et Claude Millet**

2018 aura été, dans son retour sur 1968, l'année de l'appel à témoins. La revue Écrire l'histoire a voulu participer à cette résurgence des souvenirs en demandant à des gens ordinaires plutôt qu'à de grands acteurs historiques de raconter l'image, le petit fait, l'anecdote qui leur venait en tête à propos des événements de cette année-là. La réunion de ces flash-back n'a pas de prétention scientifique. Elle a pour seule ambition de faire entendre une légère cacophonie : non pas la mémoire de 1968, mais des fragments hétéroclites qui en captent, fragilement, la trace.

Francis, né en octobre 1939, à l'époque chef de chantier en Île-de-France

Temps magnifique à Boulouris. Comme les garçons étaient petits, on était en vacances. Hors saison. Tous les soirs, après la mer, on regardait un peu à la télé ce qui se passait ailleurs, en noir et blanc. Ce qu'on en pensait ? Ne pas pouvoir

acheter pour plus de 10 francs d'essence à la fois, c'est embêtant. On faisait une, deux, trois pompes. Il fallait retourner dans le gris, risquer la panne sèche ou Dieu sait quoi.

Attendre là l'été ?

Alain, né en juillet 1963, fils aîné du précédent

Un matin – la lumière sur la mer et les rochers rouges est éblouissante –, mon père nous a conduits à la plage. Ma mère, fâchée au retour : trempées,

nos sandalettes blanches. J'ai goûté du canard à l'orange. J'en ai vomi. Un soir : mon frère et moi sommes couchés tôt, il fait grand clair, on chahute. Un inconnu

– vendeur d’encyclopédies ? – surgit.
« C’est pas fini, ce grand bazar ?! » Il

nous crie qu’il vend des « machines-à-claques ». Nous sommes terrorisés.

Edmond, garde républicain au moment des événements

C’était dur. La garde républicaine ne marche pas contre le peuple français, mais il fallait tout de même soutenir à l’arrière les forces de l’ordre, qui étaient débordées, pour les affaires courantes. Ça venait par-dessus notre service, parce qu’il fallait s’occuper des chevaux, qu’on

ne pouvait pas sortir. Les chevaux, ça fait peur, ça peut créer des paniques, c’est dangereux dans une manifestation. Alors on les faisait tourner dans le manège, tourner des heures, pour qu’ils ne soient pas malheureux.

Georges, étudiant en philosophie à l’université de Clermont-Ferrand en 1968, militant Voix ouvrière (LO)

À l’usine Michelin des Carmes, étudiants et lycéens allaient au-devant des ouvriers pour discuter avec eux et les inciter à faire la grève, ce qui n’était pas du tout du goût des militants du PCF et de la CGT. Pour eux, ces jeunes – j’en

étais – étaient des gosses de riches, des « fainéants ». Ils faisaient barrage. On a été molestés. Mais on a su qu’il y a eu après de grosses discussions entre les « Bibs », beaucoup nous soutenant. Sans se mettre en grève.

Pierrette, alors ouvrière déléguée syndicale de la CGT à l’usine Thomson CSF de Gennevilliers, 20 ans en 1968

Nous occupions l’usine depuis plusieurs semaines. Régulièrement, des étudiants venaient nous proposer de la nourriture, mais nous ne voulions ni de leurs poulets ni de leurs discours !

Pas de rencontre possible.

Pour nous débarrasser d’eux, les lances à incendie ont été installées. Il n’y avait plus qu’à les attendre.

Les aurions-nous utilisées ?

Jean, 34 ans en 1968, professeur dans un lycée technique à Armentières

Je me souviens d'une première rencontre avec les élèves, où il s'agissait de recueillir leurs revendications. Ils voulaient la suppression de la tenue de travail bleue à casquette. Et ils ont proposé

un « costume » : un pantalon gris, un blazer bleu, avec un écusson portant le sigle du lycée. Un uniforme, quoi. Mais à la mode. Et j'ai eu le sentiment qu'on ne se comprendrait vraiment pas.

Catherine, fille d'un garagiste dans un village de Champagne

J'avais sept ans, je chantais *Jeanneton prend sa faucille*, que j'avais entendu je ne sais où. « Surtout, ne chante pas ça devant ton père, il va se mettre très en colère ! » me prévient très fermement ma

mère. *La morale de cette morale*, c'est que dans les familles gaullistes, on ne chante pas *qu'les hommes sont des cochons*, et surtout qu'on ne parle pas de faucille...

Jean-Paul, interne en radiologie à Arras

Pendant que je prépare mes examens – pas question pour moi de perdre un an –, je fais un remplacement en médecine générale pour financer mes études. Peu de rendez-vous le premier jour, la rue est calme « comme un dimanche ». Première visite, un couple de retraités : « J'espère que nous toucherons quand même notre pension à temps. » Puis, deux commerçants : « C'est comme du

temps du Front populaire, ils veulent tout nous prendre, c'est la révolution. » Troisième visite, une petite maison, le mari est contremaître, madame au foyer : « Mais que veulent-ils, ces étudiants ? une révolution ? où veulent-ils aller ? » Aucun de mes patients ne se reconnaît dans ce qui se passe. La grève, à la limite ; mais les « extrémistes, intoxiqués de phrases toutes faites », leur font peur.

Alain, élève à l'ENS d'Ulm en 1968

En mai 68, je vais avoir vingt ans, et je ne trouve pas que ce soit le pire âge de la vie. Pourquoi, je ne sais plus, mais je ne reviens au « Quartier latin libéré » – de toute présence policière visible en tout cas – que quelques jours après la nuit du 10. En entrant dans la cour de la Sorbonne, je remarque immédiatement sur ma droite, au-dessus d'un piano échoué là sur lequel s'exerce un jeune homme, un

grand graffiti : *Comment penser à l'ombre d'une chapelle ?* « Fichtre, me dis-je, tout excité, il y a des situ[at]ionniste[s] dans les parages. » Puis, du côté opposé, je suis arrêté par une autre inscription : *Cours de masturbation anale, 2^e étage, salle n.* Mon regard balaie à nouveau la cour et s'arrête sur la statue de Victor Hugo, qui tient entre ses bras un drapeau rouge (ou noir ?). Je me sens, comme lui, pensif.

Elvire, alors élève de première dans une institution catholique de Paris

Ma sœur et moi avions senti que quelque chose de grave se passait grâce aux bonnes sœurs de notre école, qui nous avaient autorisées, privilège immense, à porter un petit foulard de

couleur. Je me souviens qu'un jour nous avons couru au théâtre de l'Odéon où – *tout le monde en parlait* – les étudiants faisaient l'amour.

Philippe, élève de seconde littéraire au lycée de Longwy en 1968

Notre professeur de français, M^{me} T., se trouvait être l'épouse du jeune député gaulliste de notre circonscription. Au début du mouvement, nous avions du mal à nous faire une idée de ce qui se passait, d'autant qu'une source d'information importante était précisément

cette M^{me} T., qui avait commencé un cours en nous déclarant solennellement qu'elle trouvait « inacceptable de faire tant d'histoires parce qu'à Nanterre les garçons n'avaient pas le droit d'aller dans les chambres et les douches des filles ».

Jean-Claude, né en 1957, aujourd'hui capitaine de gendarmerie à la retraite à Metz

L'école était fermée. On était toujours jeudi. On était loin de Paris. On s'en occupait pas.

Gilbert, aujourd'hui cadre dans une banque française

Pour moi, Mai 68, c'est d'abord l'absence d'école pendant pratiquement deux mois. Au début, on trouvait ça très très drôle, et puis au bout d'un certain temps, on a commencé tout de même à s'inquiéter. On se demandait si oui ou non on allait retourner un jour à l'école. Ça nous a permis de faire plein de choses à côté, mais on regardait quand même les reportages à la télévision. On se souvient, enfin je me souviens, que les rues étaient couvertes de pavés à

l'époque, et que les étudiants les descendaient, ou les déterraient pour les lancer aux CRS – qui n'étaient pas d'ailleurs en manque de réponse. C'était un climat assez alarmant. Mais bon, j'avais huit ans à l'époque et je n'étais pas vraiment angoissé, même si ma sœur, qui avait dix ans de plus que moi, était parfois mêlée aux manifestants, sans que je sache exactement ce qu'elle faisait, ni où elle était, ni comment elle participait ou pas aux événements.

Denise, née en 1938, institutrice en 1968 à Morhange

Nous étions dans l'expectative. Il y avait des réunions où je n'osais pas aller. Le climat était méchant. Les enseignants étaient mécontents de leur salaire. Mon mari, qui était paysan, trouvait qu'ils exagéraient. Il assistait à des réunions syndicales. Il en revenait en disant : « On se croirait au temps de Khrouchtchev. Tous s'interpellent en levant le poing et en criant : "Camarades ! Camarades !" » Il n'avait pas l'habitude de tant de bruit, lui qui se trouvait la plupart du temps seul dans ses champs.

J'avais un enfant de trois ans qui rentrait à la maternelle. Il n'y avait plus

qu'une seule maîtresse (les autres faisaient grève). Il se retrouvait seul avec cette maîtresse. Les autres enfants ne venaient plus.

Des piquets de grève ont été installés. Je voulais continuer, malgré cela, à enseigner. Mon auto a été caillassée. Au bout de quinze jours de désordre, j'ai renoncé.

Ensuite, au début des années soixante-dix, j'ai combattu pour la mixité dans les écoles. La cour de l'école, construite en 1960, séparait l'école des garçons de celle des filles par un fil de fer. Nous avons devancé d'un an la date légale de l'instauration de la mixité.

Catherine, élève dans un lycée public de jeunes filles à Angers

C'est un souvenir un peu indirect : en mai 68 ou juste après, le lycée où j'étais est devenu mixte. Avant, il y avait un grand lycée de filles et un grand lycée de garçons ; et alors là, on a vu arriver deux-trois garçons, mais ça suffisait... J'étais en seconde, et on a eu le droit

d'aller au conseil de classe. Il y a eu les élections des représentants des élèves. Et moi, qui étais plutôt timide, je me suis immédiatement proposée. C'était une forme de prise de conscience politique, une manière aussi de devenir grande.

François, alors ouvrier dans une usine d'outillage, 20 ans en 1968, à Myennes, près de Cosne-sur-Loire

Planifiant une énième manifestation, quelqu'un a proposé d'« inviter » le personnel de l'usine d'à côté à se joindre au défilé – soit deux cents salariées d'une fabrique de lingerie, presque que des femmes, et plutôt jeunes en plus ! Enthousiasme des jeunes gars de l'usine, dont j'étais. Ces ouvrières mouraient d'envie de nous rejoindre ; elles

nous regardaient de derrière les fenêtres de l'usine, mais n'osaient pas franchir le pas. Nous avons investi les locaux et aimablement insisté, ce qui leur a permis de rejoindre la manifestation sans crainte de représailles de la part de leur direction. Elles ont donné à ces instants un caractère joyeux, festif et insouciant dans cette période mouvementée.

Monique, 29 ans en 1968, Lille

J'étais prof dans un lycée de province. Je me souviens que j'étais en grève, mais que l'employée de maison qui était là aussi pour s'occuper de ma fille, alors âgée de deux ans, ne l'était évidemment pas. Et si elle avait voulu l'être...

Il y avait dans cette situation quelque chose de bancal : après tout, moi, j'avais les moyens d'être en grève. D'autant que nous n'avons eu aucune retenue de salaire...

Bernard, taxi parisien en 1968

Au début, on trouvait ça sympathique. C'était des jeunes ; ils s'amusaient. Mais quand les réservoirs d'essence ont été bloqués tout autour de Paris, c'est devenu moins drôle, parce que je

ne pouvais plus travailler. Avec mon épouse et les quatre enfants, je suis parti chez les beaux-parents, dans le Cotentin. Au moins là, il y avait les légumes du jardin.

Bernard, 37 ans en 1968, Tours

Je me souviens qu'il y avait 10 % d'inflation. Du coup, mon salaire augmentait de 10 %. Mais comme c'était la BP, une bonne entreprise, on avait 5 % en plus

– et je me disais que ça ne pourrait pas durer. Et effectivement, ça s'est arrêté avec la crise de 73.

Anne-Charlotte, élève de terminale dans un lycée privé tenu par des religieuses à Arras

Notre lycée n'a pas encore fermé. Le lycée privé des garçons l'est, et ils lancent des graviers sur les fenêtres, pour perturber notre cours. La religieuse qui nous enseigne la philo nous demande de bouger les tables pour nous regrouper en fond de classe, et de rester attentives. Et elle prend.

Nous ne savions pas si le bac aurait lieu. Plus tard, nous apprendrons qu'il

sera réduit à un oral. Que vaudra-t-il ? À la rentrée d'octobre, en droit, le professeur d'Institutions internationales nous déclare que ce bac de « nuls » n'aurait jamais dû nous ouvrir les portes de l'Université et que ses détenteurs ne sauraient bénéficier du jumelage avec la fac d'Heidelberg...

Monique, étudiante en médecine à Lille

Mai 68 signifie pour moi l'échéance, attendue et redoutée, du « Clinique », terme des six années du cursus. Le dernier oral de la série. Je vais enfin être médecin. Je travaille dans ma bulle, comme j'ai toujours fait. Le CHU, normalement

grouillant d'allées et venues, est désert. Pas un bruit. À peine quelques taxis qui circulent, de temps en temps une ambulance. Dans la partie faculté, des piquets de grève, en lien permanent avec Paris, bloquent tout. L'hôpital, lui, est totalement

ouvert. C'est là que je suis convoquée, avec quelques autres, au petit matin. Je descends au sous-sol, en ophtalmologie. Ambiance fébrile. On fait les cent pas, ça dure des heures. Personne n'est sûr que

l'examen aura lieu. Le médecin arrive vers midi et demi. Il appelle le premier candidat et lui donne un sujet. Difficile. Comme si de rien n'était.

Monique, 34 ans en 1968, Tours

Je me souviens que j'étais à l'hôpital. J'avais eu un accident avec la 2 CV. La

nuit, c'était le bazar, à cause des étudiants de médecine. C'était mon Mai 68.

Moo-Chew, peintre-graveur, 26 ans en mai 68, à Paris

Mai 68 a changé tout le cours de ma vie. Artiste peintre en Malaisie, j'avais obtenu une bourse d'un an renouvelable pour étudier aux Beaux-Arts de Paris. Un jour, en sortant du resto U Mabillon, je vois des gens qui fuient dans tous les sens, des policiers qui courent. On crie : « Des manifestations ! » Je ne sais même pas ce que c'est. Les Beaux-Arts sont fermés. Je dois m'occuper de mon attestation pour le renouvellement de ma bourse. Je me rends au domicile de Gustave Singier, mon professeur. Comme on ne peut

plus accéder aux ateliers de peinture, il me propose d'aller essayer la gravure en taille douce – qui selon lui correspond à mon style graphique. Il me recommande auprès de l'atelier Lacourière-Frélaut à Montmartre. Immédiatement adopté par cette microsociété, j'apprends cette technique dont je ne sais rien, au son d'*Il est cinq heures, Paris s'éveille*, de Dutronc, qu'on entend partout. Je deviens imprimeur, puis graveur. Le début d'une carrière, et de toute une vie en France.

Marie-Christine, élève de terminale dans un lycée public de jeunes filles à Arras en 1968

On entendait qu'il se passait des choses à Paris, rien de précis en fait. Mais, ce jour-là, chaos total. La directrice, d'ordinaire très BCBG, elle-même en pleine crise hystérique, essaie malgré tout de

calmer le jeu. Autour de moi, toutes les filles crient : « Faut qu'ça change ! » Je m'informe ; je demande à la cantonade : « Et vous proposez quoi à la place ? » Je n'ai jamais eu de réponse.

Michel, adhérent à la Jeunesse communiste révolutionnaire et président du Groupe des étudiants d'histoire (GEH) de la Sorbonne de l'UNEF en 1968

J'ai fait partie des trois cents militants qui ont été arrêtés le 3 mai dans la cour de la Sorbonne... et qui ont été relâchés quelques heures plus tard. Mon plus beau souvenir de Mai 68, le voici : lors des grandes manifestations qui ont eu lieu la semaine suivante pour la réouverture de la Sorbonne, nous sommes passés, le 7 mai je crois, devant l'Assemblée

nationale : elle ne représentait absolument rien pour nous, et ce bâtiment nous a laissés complètement indifférents. Nous avons poursuivi et nous sommes arrivés aux Champs-Élysées. Nous nous sommes alors assis par terre et nous avons bloqué la circulation pendant un long moment. C'était incroyable, et je me souviens encore de ce moment avec émotion.

Ghislaine, étudiante en droit à Aix-en-Provence

Pas de grève en fac de droit. Examens de juin maintenus. On s'attend à des manifestations des étudiants grévistes de la fac de lettres voisine. Rien. Le calme absolu. Les épreuves commencent dans un silence quasi religieux. On doit attendre au moins une heure après la distribution des sujets pour être autorisé à quitter la salle d'examen, en rendant sa copie. Et c'est alors que le climat ambiant change : un brouhaha indescriptible croît

sous nos fenêtres. Sono et mégaphone à l'appui, les étudiants grévistes récitent des parties entières de cours de droit entrecoupées de références aux articles des codes civil et pénal et de citations d'éminents juristes, le tout accompagné de musique... La session a été annulée et reportée à début septembre, pour et seulement pour les étudiants qui s'étaient présentés à la première session...

Jean, élève de l'ENS de Saint-Cloud

Une nuit de juin, à Saint-Cloud. Collage d'affiches du PCF avec quelques condisciples normaliens. Bref affrontement verbal avec des gaullistes, occupés à coller eux aussi, nombreux et bien équipés. Avant de quitter rapidement les lieux (nous ne sommes pas rassurés),

nous remarquons que l'un d'eux porte une arme et qu'une de leurs voitures (une DS) n'a pas de plaque minéralogique. Le lendemain, nous allons au commissariat dans l'intention de déclarer cette irrégularité. On refuse de nous entendre, on ricane...

Gérard, alors gendarme près de Bordeaux

On avait été envoyés à Aire-sur-l'Adour, où il y avait du grabuge, sans nos femmes. On était jeunes. Ça a duré jusqu'à l'été. Alors quand Giselle est

venue me retrouver avec les gosses, on les a confiés sans perdre de temps à un couple qu'on connaissait à peine, et on est allés dans les bois.

Giselle, l'épouse de Gérard

Les hommes sont tous partis, alors on s'est retrouvées, toutes les femmes de gendarmes, avec les gosses sur les bras, et pas de paye ! Pas de paye ! Il a fallu attendre que le chef trouve de l'essence et aille à Paris pour nous rapporter

les salaires de nos maris. Mais ça a été long. Alors ça a été le système D, on s'est débrouillées entre nous, et puis il y avait des gens du bourg qui nous dépannaient. C'était sympa. Mais ça a été long.

Maddie, émailleuse d'art dans le sud de la France, 30 ans en 1968

Nous construisions un nouvel atelier, et il y avait grève générale. Le maçon était là, mais nous étions en panne de ciment et nous courions dans toute la région pour en trouver à droite à gauche quelques sacs. À côté de ça, la grève

générale faisait que nous n'avions ni télévision ni téléphone. Nous avons acheté un petit transistor pour suivre les événements de Paris en continu.

Voilà, ce sont les principales choses dont je me souviens.

Anne, élève de terminale dans un lycée public de jeunes filles à Besançon

Toute ma famille a vécu Mai 68 dans l'angoisse. Ma sœur, parce qu'elle devait se marier ce mois-là ; moi, parce que je passais mon bac ; mes parents, parce qu'ils se demandaient si ces deux

événements allaient être perturbés, voire annulés, à cause de tout ce qui se passait. À l'été suivant, soulagement : ma sœur était mariée, et j'ai eu mon bac.

Guy, agent général d'assurances à Arras, 49 ans en 1968

Je regarde les manifestations, les baricades, à la télévision. Je suis tellement contrarié que je vais rechercher au fond d'un tiroir ma pipe, que je n'avais pas touchée depuis des années. Je me remets à fumer debout, quelques minutes. Lorsque

le générique de fin défile à l'écran, je me dis brusquement que je suis en train d'ajouter une bêtise de plus à toutes les conneries du moment. J'éteins ma pipe et je la remets dans mon tiroir. Je n'ai plus jamais fumé de ma vie.

Isoline, élève de troisième dans un collège tenu par des religieuses à Besançon

Au plus fort de la contestation, les chars blindés [?] ont débarqué à la Citadelle. En apprenant la nouvelle, les sœurs ont eu tellement peur de

représailles de gauchistes (venus d'on ne sait où) qu'elles ont décroché à la hâte tous les portraits de De Gaulle et les ont cachés dans la cave de l'école.

Jean-Pierre, doctorant en droit, appelé au service militaire à Melun

Arrivé au bout des possibilités de sursis, étudiant et père de deux enfants, j'ai été incorporé en février 68 comme 2^e classe. Toutes les permissions et les quartiers libres ayant été supprimés à cause des événements, le moral des troupes n'était pas bon. On était coincés à la caserne. Le matin, on nous faisait

former les faisceaux avec paquetage de façon à être prêts à intervenir si l'ordre en était donné – du moins, c'est ce que racontaient les gradés. Le soldat de base était en général tout à fait partant pour aller casser de l'étudiant : l'ordre serait rétabli, et les permissions aussi.

Sylvie, élève de troisième du côté de Saint-Cloud en 1968

J'habite une petite ville très résidentielle de la banlieue ouest. Je vais avoir quatorze ans et je suis en troisième dans une école religieuse. Avec quelques amis, frustrés comme moi de ne pas pouvoir

participer au mouvement, j'organise un défilé dans les rues de la ville.

Sans attirer l'attention de qui que ce soit...

Mireille, artiste à Ottawa, 26 ans en mai 68

La télévision québécoise est en boucle sur les événements, et les expatriés français ne parlent que de ça. Ils veulent aussi faire leur Mai 68. Je me retrouve à distribuer des tracts, avec quelques amis, à l'entrée du centre culturel. Lorsque deux très impressionnants cavaliers de la police montée débarquent, tous se réfugient en courant dans la bibliothèque. Ils me regardent, de derrière les vitres, rester là, l'air dégagé, mes feuillets planqués

dans mon sac. Les policiers interrogent en anglais deux Canadiens à côté de moi, qui répondent vaguement qu'ils ne savent pas qui leur a donné ce tract, et qu'ils n'y ont rien compris. C'est l'heure du ciné-club. *Le Masque de la mort rouge*, un film d'horreur de Roger Corman, d'après Edgar Poe. Les tracts réapparaissent dans la salle. En sortant, tout le monde en a un à la main.

Sylviane, étudiante aux États-Unis en 1968

Il n'y avait pas d'internet et le téléphone était malcommode, il fallait passer par une opératrice, et très cher (quand j'écris ça, j'ai l'impression d'avoir cent ans).

Pour les médias américains à ma disposition, c'était un non-événement. On en parlait à peine, les Français s'agitaient, normal, les Français sont comme ça. Même parmi les étudiants de mon département de langues romanes (donc en partie francophones), l'attitude dominante était l'indifférence vaguement amusée...

Heureusement, une amie m'envoyait des lettres, des coupures de journaux,

des photos, mais avec des semaines de retard, souvent à cause des grèves.

Quelle frustration ! Cette révolution qu'on avait tant rêvée lycéens advenait enfin, et je n'y étais pas ! Je me jouais *Le Désert des Tartares*...

Et la solitude ! Personne pour partager mon enthousiasme...

Et ça m'a poursuivie toute ma vie : « Ah ! vous aviez vingt ans en 68 ? Vous devez en avoir, des choses à raconter ! » Ben non.

J'ai tout loupé...

Rolande, 77 ans, alors jeune infirmière

Nous venions de nous marier et j'avais trouvé moyen de rendre impossible notre voyage de noces en Irlande en me brisant un poignet et une cheville sur les plages normandes. Moi plâtrée, mon mari paralytique, on nous a envoyés dans la maison de vacances de mon beau-père, en Touraine, confiés à la garde d'un vieux jardinier et de sa

femme, coupés de tout. Nous étions heureux. Au téléphone, mon beau-père nous parlait de manifestations étudiantes, de grève générale, de pénuries... Nous pensions qu'il exagérait, que ses hantises d'homme de droite le faisaient un peu débloquer, et retournions à nos bonheurs. Par la suite, on en était un peu honteux...

Alain, géomètre, 23 ans en mai 68, à Cosne-sur-Loire

Dans ma campagne, les échos de Mai 68 étaient limités aux comptes rendus délivrés à heure immuable par les radios nationales, ou aux informations diffusées dans les cinémas locaux, juste avant l'entracte. C'est là qu'on entendait régulièrement des interviews de Krivine ou de Cohn-Bendit, et que j'ai découvert, dans la bouche de De Gaulle, le mot *chienlit*.

Tout cela était très loin de nous. Notre part de vérité sur les événements, nous l'attendions chaque week-end, quand rentrait un camarade de mon épouse, garçon coiffeur à Paris. Il nous racontait ce dont il avait été témoin : les dégradations, les barricades... Il avait surtout très peur de retrouver sa voiture, qu'il venait d'acquérir, incendiée, un beau matin.

Christophe, Suisse, août 1968

Il pleut. Je suis au chalet. Il n'y a jamais de journaux chez mes parents, mais je revois très précisément, comme une erreur dans le tableau, un numéro de *Paris-Match*, avec des photos des nuits de

mai à Paris. J'ai treize ans et je ne sais pas trop quoi en penser.

Mon grand-père pleure à cause de l'invasion de la Tchécoslovaquie, qui lui rappelle Munich et l'année 1938.

Jacques, documentariste, Paris

Je me souviens d'une nuit de 68. Celle où Liane et moi observions par la fenêtre de notre studio – une chambre de bonne au sixième étage, près de la place

Victor-Hugo – les lueurs sur les nuages du *feu d'artifice des gaullistes*, comme cela se disait en ce 14 juillet 1968. Je me souviens de cette nuit, avec ces lumières qui

évoquaient dans le ciel le feu d'artifice de *La Main au collet* d'Hitchcock, où je me suis rapproché de Grace... pardon, de Liane à côté de moi. Une nuit du temps où j'espérais m'imposer comme l'un des meilleurs chefs-opérateurs : n'avais-je pas passé des heures à expérimenter différents types d'éclairage sur des visages de jeunes femmes, blondes, brunes, rousses, eurasiennes, africaines, pour en observer les effets selon les maquillages ? Une nuit du temps où j'estimais

que *Wonder*, ce court-métrage providentiel, allait constituer l'amorce d'une réaction en chaîne dont toute ma carrière de cinéaste allait bénéficier. La nuit aussi, mais je n'en savais rien encore, où les éléments 16 mm de mon documentaire long métrage *Sauve qui peut Trotsky* se préparaient à être sortis de la salle de montage, pour n'y jamais revenir¹.

Et *Wonder* de me pourrir la vie pendant cinquante ans...

Pierre, élève dans un collège public de garçons à Angers en 1968

J'étais en troisième, dans un établissement qu'on dirait aujourd'hui bourgeois, et mes deux principaux souvenirs, c'est d'abord une impression de cacophonie, de voir des gens incapables de parler et qui prenaient la parole en AG. Et comme il n'y avait pas de contrôles et que j'étais

timide, j'ai passé des après-midi entiers au cinéma, tout seul.

Depuis, j'en ai toujours voulu à la génération des grands frères et des grandes sœurs parce qu'ils ont tout eu et tout pris – et nous, on a dû faire avec ce qui restait.

Mireille, devenue caissière dans un supermarché à Morhange

En mai 68, je venais d'avoir douze ans et j'étais déjà rebelle. Une aubaine pour moi, Mai 68. Enfin je vivais en direct une révolution à travers la presse, moi fan d'histoire ! Je ne comprenais pas tout, même rien, mais je me passionnais pour un nouveau héros : Monsieur Cohn-Bendit avec sa crinière orange,

criant dans son porte-voix. Mon rêve aurait été de pouvoir grimper en haut des tas de briques barrant les rues sur les photos, et de refouler la police avec ce même porte-voix. Comme le disait ma grand-mère : « Toi, un jour, tu finiras sur les barricades avec eux. »

J'aurais adoré vivre ces moments !

Note

- 1 Des éléments de ce film mystérieusement disparu ont tout aussi mystérieusement réapparu quelques années plus tard à Bruxelles. Jacques

Willemont les reprendra dans un autre documentaire sorti en 2008, *L'Autre Mai*.